

Frédéric Leriche  
18 octobre 2008

## Paul Krugman, prix Nobel d'économie 2008

Frédéric Leriche est Maître de conférence à l'Université Toulouse 2 Le Mirail.

Paul Krugman, professeur à l'Université de Princeton, chroniqueur au *New York Times*, est probablement l'économiste le plus célèbre au monde. Déjà en 1991, il était nommé lauréat de la prestigieuse médaille John Bates Clark de l'American Economic Association. Avec le prix Nobel, Paul Krugman vient de recevoir, en cette année 2008, ce qui représente la plus haute distinction académique. Connu d'un large public, Paul Krugman est à la fois un économiste brillant, un vulgarisateur aux talents d'écriture rares et, en particulier, depuis 2000 lorsqu'il a commencé à écrire deux fois par semaine dans le *New York Times*, un intellectuel engagé extrêmement critique à l'égard de l'administration Bush.

Souvent considéré comme un néo-keynésien, Paul Krugman se définit lui-même comme un économiste classique : « *I am basically a maximization-and-equilibrium kind of guy* » disait-il en 1996 devant la European Association for Evolutionary Political Economy. Auteur de nombreux articles et ouvrages, sa réputation scientifique repose sur la qualité de ses recherches portant sur l'articulation entre les échanges commerciaux internationaux et les dynamiques des économies « régionales » (« locales » ou « métropolitaines » dirions-nous en français). Ses travaux sur l'économie géographique et sur l'économie internationale renvoient à des thèmes précieux pour les géographes intéressés par les questions de géographie économique, à savoir le développement local et la mondialisation. Quelques ouvrages marquants retiennent particulièrement l'attention des géographes, comme *Geography and trade* (1991) et *Economie internationale* (avec Maurice Obstfeld, 1994). En se plongeant dans ces livres, pourtant scientifiquement et intellectuellement ambitieux, le lecteur mesure que l'une des forces de Paul Krugman repose sur ses qualités de pédagogue et de vulgarisateur.

Economiste influent, Paul Krugman est l'un des maîtres à penser (si ce n'est *le* maître à penser) d'une nouvelle théorie du commerce international qui dépoussière le modèle ricardien de l'avantage comparatif, modèle selon lequel (pour reprendre la formulation de Paul Krugman) les pays exportent les biens que leur force de travail produit de manière *relativement* efficiente et importent inversement les biens que leur force de travail produit de manière *relativement* inefficiente. **L'apport fondamental de Paul Krugman réside sans doute dans sa compréhension de l'impact des rendements croissants, ou économies d'échelle** (l'augmentation de la production d'un bien entraîne la baisse des prix par unité produite ainsi que la croissance de la productivité), **sur les échanges commerciaux et sur la localisation des activités économiques**. Pour Paul Krugman, les rendements croissants doivent être saisis tant à l'échelle de l'entreprise (économies internes d'échelle) qu'à l'échelle de l'industrie (économies externes d'échelle). Avec le temps, car l'analyse s'inscrit dans une logique évolutionniste, l'amélioration de la productivité liée aux rendements croissants a des effets cumulatifs qui favorisent la compétitivité de l'entreprise, mais aussi de l'économie régionale. Les rendements croissants externes expliquent la tendance des entreprises à

s'agglomérer dans l'espace géographique, dans la mesure où la proximité spatiale des producteurs revêt de nombreux avantages : maîtrise des coûts de transaction dans la matrice des relations inter-entreprises au sein d'une industrie, amélioration des processus de l'apprentissage collectif et de l'innovation, construction et partage des savoir-faire détenus par la main d'œuvre sur le marché local du travail. Ce processus générique de concentration spatiale de l'industrie, désigné sous le terme d'économies d'agglomération, débouche sur la constitution de districts industriels spécialisés dans un secteur particulier, à l'instar de l'automobile à Detroit, de l'industrie financière à New York, du cinéma à Hollywood, de l'électronique-informatique dans la Silicon Valley.

En analysant l'articulation entre économie régionale et commerce international, Paul Kugman montre que la mondialisation économique ouvre des opportunités de développement pour les économies régionales, puisque l'accès à un marché mondial (plutôt que simplement national) permet aux entreprises mais aussi aux districts industriels d'allonger les séries produites et d'exploiter ainsi les mécanismes des rendements croissants pour améliorer leur compétitivité. C'est là une des leçons du nouveau prix Nobel qui est sans doute la plus controversée, car pas nécessairement bien comprise. Ses contradicteurs l'accusent volontiers de faire l'apologie d'un marché globalisé perçu comme générateur d'inégalités. Pourtant, comme il l'explique dans nombre de ses ouvrages (*La mondialisation n'est pas responsable*, 1994 ; *L'Amérique que nous voulons*, 2008), s'il est favorable à l'ouverture des marchés au commerce international, il est aussi partisan d'un libéralisme maîtrisé dans lequel l'Etat, considéré comme incarnation de la volonté collective susceptible de protéger les industries naissantes ne pouvant s'adosser à des rendements croissants suffisants, a sa place.

Pour les géographes, en particulier ceux qui s'intéressent à la géographie économique, les travaux de Paul Kugman sont incontournables en raison de son immense contribution à la compréhension du lien entre les dynamiques du commerce international et les dynamiques du développement régional. Pour autant, que l'on soit géographe ou non, à l'heure où une crise financière globale secoue l'économie mondiale, où les Etats-Unis sont sur le point de choisir leur 44ème président, les analyses de Paul Kugman méritent doublement attention. D'une part, parce que cet économiste a su décrypter les effets pervers des mécanismes du marché financier qui éclatent au grand jour dans l'actualité. D'autre part, parce qu'il n'a de cesse de tracer des lignes de réflexion visant à éclairer les changements politiques qui attendent les Etats-Unis de l'après Bush.

Frédéric Leriche